



MARCEL LEFEBVRE

*Les Amants
de 1837*

Libre  Expression

MARCEL LEFEBVRE

*Les Amants
de 1837*

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À la mémoire de mon père,
Antonin Lefebvre*

Chapitre 1

Peu lui importait d'être fouettée par les branches. Elle fonçait à travers les broussailles sans aucune précaution. Elle avait peur. Jusque dans le ventre. Un flot d'angoisse lui faisait pomper le cœur et exécuter des sauts dont elle ne se serait jamais crue capable. Les arbrisseaux, qu'elle écartait au passage, la cravaçaient en retour. Les ronces lui déchiraient la peau. Ils étaient là, derrière elle. Elle les entendait. Ils venaient de découvrir le sac qu'elle avait laissé tomber dans sa course : une poche de jute dans laquelle elle avait jeté en hâte ses quelques pauvres hardes. Ses poumons étaient en feu et voulaient éclater. Il fallait qu'elle se repose. Depuis plus de quinze minutes, elle fuyait avec l'énergie du désespoir, comme un animal traqué par des prédateurs. Elle s'arrêta et tendit l'oreille pour repérer ses poursuivants, l'air complètement affolé.

En ce dimanche d'octobre 1836, le soleil tachait de lumière les feuilles restantes et venait l'éblouir par moments en s'infiltrant entre les branches dénudées. Cela l'empêchait de bien voir ceux qui l'avaient prise en chasse. Chez les siens, on apprenait tout jeune à écouter le silence de la forêt et à interpréter le moindre craquement. Mais là, même en retenant son souffle rauque, elle n'entendait que le battement fou de son cœur qui martelait ses tympans. Son visage était empourpré et ruisselant de sueur. Elle essuya ses grands yeux en amande du revers de la main. Son regard plein de larmes était encore plus triste

que d'habitude et totalement envahi de frayeur. Elle ressentait la pulsation de sa vie comme un écho dans chaque cellule de son corps, dans chaque éraflure apparue sur sa peau. Les battements sournois étaient surtout localisés dans cette cheville qu'elle s'était tordue et qui rythmait sa douleur à lui arracher des larmes. Elle resta aussi immobile que possible, tous ses sens en éveil, et tenta de se calmer. Sa respiration finit par ralentir et elle entendit enfin la forêt plus clairement. La voix de ses poursuivants ne lui parvenait plus. Seuls les bouleaux et les trembles bruissaient dans le vent d'automne. Elle se mit à croire qu'elle leur avait échappé, qu'elle avait échappé à l'enfer.

Sept ans auparavant, le curé Demers l'avait trouvée couchée, un matin, sur l'un des bancs de l'église. Elle s'y était réfugiée, car sa mère, Odina, venait de mourir du choléra dans la forêt. Le dimanche suivant, à la fin de son sermon, le curé avait sollicité pour elle une famille d'accueil auprès de ses paroissiens. Le père Laverne, en replaçant la lourde mèche grise qui lui retombait sans cesse sur le front, avait levé la main. Il avait besoin de quelqu'un pour aider sa femme, enceinte pour la sixième fois. Il avait trois fils dont il avait besoin pour les travaux des champs, et ses deux filles étaient encore trop petites pour assister leur mère. Cette jeune Amérindienne serait un cadeau du ciel. Elle avait onze ans, donc l'âge de vaquer aux divers travaux de la maison.

Kwanita avait alors partagé la vie de cette famille d'adoption un peu rustre et qui comptait déjà cinq enfants. Ceux-ci n'avaient pas raté une occasion de lui faire sentir sa marginalité. On l'avait forcée à renoncer à toutes ses coutumes et à ses croyances ancestrales, et on lui avait interdit de prononcer un seul mot dans sa langue d'origine. Toujours la dernière à être servie à table, toujours la première à recevoir les tâches ingrates et les coups. Les enfants l'avaient surnommée la « squaw ». Son vrai nom était Kwanita Oqueby, nom de sa mère huronne, connue dans les parages à l'époque, et qui vivait en forêt selon les traditions de sa tribu.

Avec les années, Kwanita était sortie de l'enfance. Elle s'était métamorphosée en femme attirante : une peau d'ambre et des cheveux noirs de jais soigneusement tressés, des yeux légèrement arqués et mélancoliques, des lèvres pulpeuses ainsi qu'une poitrine nouvelle et ferme en faisaient une jeune fille infiniment désirable. Le père Laverne s'en était aperçu et l'avait violée dans l'étable au retour de la messe. Il y avait vite pris goût, et cela durait depuis des années maintenant. Chaque fois qu'il revenait de l'office du dimanche, après avoir bu abondamment avec les autres cochers, il connaissait tous les ragots et il était soûl. Comme sa femme restait à dîner chez sa sœur au village, il en profitait pour s'amuser avec la squaw.

Elle lui devait bien ça, après tout ! Ne lui avait-il pas évité la misère ? Plus tard, quand il avait été surpris par ses trois fils à forniquer dans la grange, il avait prétendu vouloir faire leur éducation sexuelle et les avait invités à se joindre à la petite fête. À deux reprises, Kwanita avait tenté de s'enlever la vie. La première fois en s'ouvrant les veines avec le rasoir de barbier du père Laverne, la seconde en essayant de se pendre à la poulie de la grange. Chaque fois, la mère Laverne était intervenue *in extremis*. Celle-ci attribuait le comportement suicidaire de la jeune Amérindienne à son piètre état de santé. Kwanita, selon elle, se nourrissait mal et semblait atteinte d'une étrange maladie de l'âme. Sa fille d'adoption s'éveillait souvent la nuit et il n'était pas rare qu'elle l'entende gémir. En réalité, Kwanita était malheureuse comme les pierres et n'avait qu'une seule idée en tête : fuir dans la forêt pour s'y construire un wigwam identique à celui dans lequel elle était née. C'était le seul endroit où elle se souvenait d'avoir connu un peu de tendresse. C'était là aussi que sa vraie mère lui avait appris à fabriquer des capteurs de rêves. Kwanita était persuadée que, lorsqu'elle parviendrait à s'en confectionner un, tous ses malheurs cesseraient. La magie du piège amérindien retiendrait dans ses mailles le mauvais rêve de son séjour chez les Laverne.

Malheureusement, ces derniers lui interdisaient de s'entourer d'objets aussi mystérieux et inquiétants. En ce dimanche matin d'octobre, elle avait pris sa décision. Elle avait enfoui ses guenilles dans une grande poche de jute qu'elle avait trouvée à la laiterie et avait couru vers la forêt, pieds nus et le visage plein de larmes.

Deux minutes s'étaient maintenant écoulées sans un seul craquement de branches. De toutes ses forces, elle écouta la forêt parler. Un écureuil glapit du haut de son arbre et elle sursauta. Elle crut vraiment qu'ils avaient abandonné leur poursuite. L'espérance fut de courte durée, car elle les entendit de nouveau s'interpeller et fut glacée d'effroi. Ils étaient toujours là, derrière elle, mais vraiment proches cette fois-ci, à en juger par les cris qui lui parvenaient. Elle les savait tenaces. Une récompense attendait leur effort. Et c'était elle. Ils étaient quatre. Ils étaient soûls et s'encourageaient les uns les autres en riant et en la traitant de noms grossiers. Leur projet était clair : la violer une fois de plus, mais aussi la punir.

Elle se remit à courir. Si au moins elle parvenait jusqu'au ruisseau de l'Amyot, elle pourrait se jeter à l'eau et se laisser descendre avec le courant. Ses assaillants ne pourraient pas la suivre : ils ne savaient pas nager. Elle connaissait leur peur de l'eau. À cette seule idée, le courage lui revint et elle accéléra le pas autant qu'elle put. Les feuilles rouges des érables à sucre jonchaient déjà le sol en cette fin d'octobre et rendaient sa course beaucoup plus bruyante qu'elle l'aurait voulu. Elle se faufila entre deux gros mélèzes blonds et, en enjambant une vieille souche, sa jupe paysanne se prit dans les branches et se déchira, découvrant ses cuisses. Ainsi dévêtue, elle se sentait encore plus vulnérable. C'était sa peau qu'ils voulaient. Il fallait à tout prix qu'elle parvienne à la rive avant qu'ils la rattrapent et la voient dans cet état. Une vague de peur déferla en elle quand elle se rendit compte que les voix se rapprochaient encore. Puis ce fut la panique qui s'empara d'elle au moment où retentit un

craquement sec derrière un bosquet d'arbres sur sa gauche. Sans réfléchir, elle tourna à droite dans le but de semer ses poursuivants.

À peine avait-elle fait cent pas qu'elle se pétrifia : le père Laverne, monstrueux, était là, droit devant elle, comme une apparition de l'enfer. Il portait son beau costume, celui qu'il revêtait pour aller à l'église. Sa chemise était sortie de son pantalon et pendait sur sa cuisse, accentuant son allure d'ivrogne. Essoufflé, il la défiait de son regard égrillard. En découvrant sa nudité partielle, il siffla et se livra à une gestuelle grossière d'accouplement qu'il accompagna d'un rire satanique et gras qui se répercuta dans le silence de la forêt et acheva de glacer le cœur de la jeune Amérindienne. L'homme ivre, bedonnant, releva sa tignasse grise, but à même le goulot de sa cruche d'alcool et s'essuya sur la manche de son veston chic. Par pur réflexe, elle tenta de fuir dans la direction opposée mais trébucha, et l'aîné des garçons surgit d'un bosquet de feuillus en lui bloquant l'issue. Les deux plus jeunes achevèrent de l'encercler. Elle se laissa choir sur le sol, pâle à mourir et agitée de tremblements. Des sanglots s'étouffaient dans sa gorge asséchée. Elle n'avait même plus la force de protester ou de supplier. Les quatre fêtards, comme une meute de loups, entourèrent leur proie en anticipant leur plaisir.

Le père s'approcha d'elle, posa son cruchon, la gifla à deux reprises et la força à se mettre debout. Le benjamin lui lança sa poche de jute au visage en guise d'introduction.

— Tu voulais nous fausser compagnie, hein, la squaw ?

Il la poussa violemment et elle alla atterrir à plat ventre sur une grosse pierre ronde couverte de mousse verte. Elle attendit, immobile, affalée sur ce gros caillou froid et humide, tremblant de tout son corps. Le père, ivre, s'accorda une nouvelle rasade, puis releva ce qui restait de sa jupe déchirée.

— Il va falloir qu'elle paye pour ça maintenant, la petite putain !

Il se dégagea, prit rapidement son plaisir et céda la place à ses trois fils. Le plus âgé s'approcha. Il était sur le point de se servir à son tour quand un coup de fusil assourdissant claqua dans le silence des lieux. La cruche de grès que le père tenait à la main éclata en mille morceaux. Bouche bée, celui-ci se tourna en direction du bruit qui l'avait presque rendu sourd. Il rougit de colère en réalisant qu'on venait de détruire sa provision d'alcool. Puis il reconnut le jeune chasseur, le fusil encore calé dans l'épaule : c'était Jean Noland, l'un des jeunes révoltés qui suivaient Nelson ! Il avait vingt ans, des cheveux châtons, longs et bouclés, retenus par un lacet de cuir qui lui barrait le front. Il était doté d'une forte musculature et son allure générale évoquait tant celle d'un coureur des bois que celle d'un dieu grec. Deux lièvres et une perdrix pendaient à sa ceinture.

Le père Laverne pensa d'abord s'en prendre à lui. Après tout, ils étaient quatre contre un seul homme. Mais Noland était costaud et s'affairait déjà à recharger son arme, à même la corne de poudre qui pendait à son épaule. Eux n'avaient pas de fusils. Le coup de feu avait dégrisé le père ivrogne, et il comprit soudain qu'un étranger avait été témoin de sa petite fête de famille. Cela pourrait devenir dangereux si au village on l'apprenait. Pourtant, il n'était pas sûr de ce que le trouble-fête avait vu. Il se dit qu'il pourrait toujours prétexter qu'il était venu mettre fin à l'agression de ses fils. Il décida donc de battre en retraite. D'un coup de tête, il donna le signal du départ. L'aîné, frustré et honteux, le visage empourpré et grimaçant, releva son caleçon et obtempéra. Il fut rapidement suivi des deux autres. Le père fut le dernier à partir, en lançant à l'intrus des regards haineux, pleins de promesses de vengeance. Son arme rechargée, Jean Noland épaula de nouveau. Il resta longtemps aux aguets, craignant que les agresseurs ne reviennent. Kwanita ne bougeait plus. Elle gisait, immobile et dénudée, sur la roche où elle semblait avoir perdu conscience. Son visage était livide.

Les oiseaux avaient repris leur babillage, et la forêt, totalement insensible à ce drame, retrouvait lentement sa mélopée d'automne. Les chênes cuivrés portaient encore leurs feuilles, et les trembles refusaient de voir finir l'été. Une perdrix s'envola dans un grand froufrou d'ailes. Le jeune chasseur tourna la tête par réflexe, puis se ravisa : la chasse, ce serait pour plus tard. Il s'approcha doucement du corps inerte de la jeune femme, déposa son arme et sortit une couverture de son havresac. La pauvre fille ne bougeait plus, mais elle respirait. Il couvrit sa nudité. En sursaut, elle entrouvrit les yeux et eut d'abord une expression de frayeur en le voyant, le prenant pour un autre assaillant. Il tenta de la rassurer. Avec d'innombrables précautions, il l'aidera alors à s'asseoir. Elle avait le regard totalement vide. Des yeux sans expression. Il la fit boire à même sa gourde.

Elle dut constater que ses agresseurs avaient disparu et que le nouvel arrivant ne lui voulait pas de mal, car elle tenta de lui parler. Elle balbutia, cherchant sans doute des mots de reconnaissance, mais elle était sans voix. Les paroles ne parvenaient pas à éclore sur ses lèvres tuméfiées. Soudain, elle sembla découvrir les yeux bleus extraordinaires du jeune chasseur. Elle revenait tout droit de l'enfer et, sans savoir pourquoi, elle s'accrocha au regard d'azur du jeune homme comme à une bouée de secours. Après un temps, elle se mit à sangloter. Pour la première fois de sa vie, un homme la tenait contre son cœur sans rien demander en retour. Elle ne pouvait pas croire à sa générosité envers elle. Ces yeux d'acier pur, fixés sur elle avec compassion, la rattachaient à une vie qui n'avait plus aucun attrait pour elle l'instant d'avant. Elle hésita puis, à bout de fatigue, s'abandonna à ses bras musclés. Elle appuya sa tête contre sa poitrine tel un animal blessé et leva vers lui un regard plein de larmes et de reconnaissance.

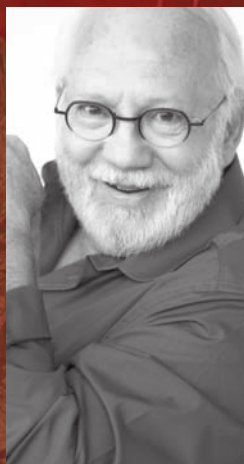
Il eut pitié d'elle et la serra davantage contre lui pour tenter de la reconforter. En même temps, il se sentait tiraillé, car, malgré l'état lamentable dans lequel elle était, la femme qu'il

tenait dans ses bras était magnifique et très désirable. Jean n'avait pas encore eu de femme dans sa vie et, de l'avoir vue nue quelques secondes auparavant, il en restait troublé. Il finit par se convaincre toutefois de la légitimité de ses propres gestes et décida d'entourer de chaleur humaine cette pauvre fille à qui on venait de faire subir les derniers outrages. Il la garda contre lui longtemps, comme l'enfant que l'on console pour l'arracher à son mauvais rêve. Les mots ne servaient plus à rien après ce qui venait de se produire. Ils restèrent de longues minutes enlacés, semblant vouloir exorciser la détresse. Il y eut quelques rafales. Autour d'eux, les feuilles mortes se soulevèrent sous le vent. Elle frissonna et se blottit encore plus fort contre lui. Depuis les bras de sa mère, dans un passé lointain, Kwanita n'avait jamais connu de gestes tendres. Jean accepta cette présence insolite et insistante tout contre lui. Les traits douloureux de la jeune Amérindienne se détendirent peu à peu. Elle vivait pour la première fois un étrange sentiment : quelqu'un ne lui réclamait rien en échange de sa bonté, en retour de sa tendresse. Et c'était un homme, surtout, qui lui offrait cela, un homme avec un regard bouleversant. Kwanita, de toute sa vie, n'avait encore jamais reçu d'affection masculine. Tout en sachant très bien que ce jeune chasseur n'était pas en train de lui manifester de l'amour, elle se laissa envahir par l'illusion qu'elle ne lui était pas indifférente. Elle découvrirait plus tard que, si Jean Noland l'avait sauvée, c'était simplement parce qu'il n'avait pas pu supporter la scène. Sa réaction avait été viscérale. Il était intervenu parce qu'il était profondément allergique à toute domination.



2837. Jean Noland suit les traces de Wolfred Nelson, fougueux politicien d'origine anglaise qui appuie les rebelles du Bas-Canada. L'engagement politique du jeune patriote lui vaut le rejet de sa famille, de l'Église et de tous ceux qui craignent l'insurrection armée.

Jean n'a jamais connu d'autre relation affective que celle de Kwanita Oqueby, une Amérindienne qu'il a sauvée jadis et qui est tombée amoureuse de lui. Mais le hasard met sur sa route la belle Britannique Mary Patinson, dont il s'éprend à son tour, non sans déchirements. Un triangle infernal naît alors, entraînant les amants dans une spirale de tragédies et de drames. Mary devra rivaliser avec la jeune Amérindienne et choisir entre sa famille britannique et son amour pour le patriote.



Publicitaire, scénariste, réalisateur, producteur et metteur en scène, Marcel Lefebvre est surtout connu en tant que parolier. Il a d'ailleurs reçu le prix Luc-Plamondon en 2007. On lui doit certaines des chansons les plus connues du Québec, interprétées entre autres par Jean Lapointe, Céline Dion, Rock Voisine, Ginette Reno et Diane Dufresne. Parmi les Classiques de la SOCAN qui ont marqué l'imaginaire québécois, notons Chante-la ta chanson et C'est dans les chansons.